

SEMITICA ET CLASSICA

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES
ORIENTALES ET MÉDITERRANÉENNES
INTERNATIONAL JOURNAL OF ORIENTAL
AND MEDITERRANEAN STUDIES

VOLVMEN XI 2018

Directrice

MARIA GOREA

Comité de rédaction

CÉCILE DOGNIEZ RENÉE KOCH PIETTRE

FRANCESCO MASSA HEDWIGE ROUILLARD-BONRAISIN

BREPOLS

Revue annuelle publiée par l'Association *Semitica & classica*, avec le concours du CNRS et le soutien de l'UMR 8167 « Orient & Méditerranée » (Mondes sémitiques, Antiquité classique et tardive, Monde byzantin, Médecine grecque, Islam médiéval, Mondes pharaoniques).

Directrice

MARIA GOREA

Comité de rédaction

CÉCILE DOGNIEZ, RENÉE KOCH PIETTRE,
FRANCESCO MASSA, HEDWIGE ROUILLARD-BONRAISIN

Comité scientifique

En France :

VÉRONIQUE BOUDON-MILLOT (CNRS),
FRANÇOISE BRIQUEL CHATONNET (CNRS),
FRANÇOIS BRON (EPHE),
MATTHIEU CASSIN (CNRS),
IWONA GAJDA (CNRS),
ROBERT HAWLEY (EPHE),
PHILIPPE HOFFMANN (EPHE),
MARIA GRAZIA MASETTI ROUAULT (EPHE),
BRIGITTE MONDRAIN (EPHE),
OLIVIER MUNNICH (UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE),
LAÏLA NEHMÉ (CNRS),
MADELEINE SCOPELLO (CNRS – EPHE),
ARNAUD SÉRANDOUR (EPHE),
VINCENT ZARINI (UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE).

À l'étranger :

MARIA GIULIA AMADASI GUZZO (ROME),
ALEXANDRA AVANZINI (BOLOGNE),
FLORENTINO GARCÍA MARTÍNEZ (LOUVAIN),
ARIE VAN DER KOOIJ (LEYDE),
MICHAEL LECKER (JÉRUSALEM),
MICHEL AL-MAQDISSI (DAMAS),
HERBERT NIEHR (TÜBINGEN),
GREGORIO DEL OLMO LETE (BARCELONE),
SERGIO RIBICHINI (ROME),
BENJAMIN SASS (TEL AVIV),
SHAUL SHAKED (JÉRUSALEM),
DAVID TAYLOR (OXFORD),
PETER VAN NUFFELEN (GAND),
JUAN PABLO VITA (MADRID).

Comité de patronage

Président :

VÉRONIQUE BOUDON-MILLOT (PARIS), *Directrice de l'UMR « Orient & Méditerranée ».*

MONIQUE ALEXANDRE (PARIS),
NICOLE BELAYCHE (PARIS),
JEAN-CLAUDE CHEYNET (PARIS),
GILLES DORIVAL (AIX-MARSEILLE),
MOHAMMED FANTAR (TUNIS),
NATALIO FERNÁNDEZ MARCOS (MADRID),
ISRAEL FINKELSTEIN (TEL AVIV),
JEAN-LUC FOURNET (PARIS),
MARGUERITE HARL (PARIS),
HANI HAYAJNEH (AMMAN),
BERNHARD LANG (PADERBORN),
MARIO LIVERANI (ROME),
DENNIS PARDEE (CHICAGO),
ÉMILE PUECH (JÉRUSALEM),
CHRISTIAN JULIEN ROBIN (PARIS),
JOHN SCHEID (PARIS),
GUY STROUMSA (JÉRUSALEM),
MICHEL TARDIEU (PARIS),
JULIO TREBOLLE BARRERA (MADRID).

La revue *Semitica & classica* est ouverte à toutes les disciplines concernées par les études orientales et méditerranéennes depuis le second millénaire avant l'ère chrétienne jusqu'aux premiers siècles de l'Islam. Elle couvre l'aire culturelle s'étendant de la Méditerranée occidentale au Moyen-Orient et privilégie les approches transversales et les démarches scientifiques novatrices.



Les contributions et les livres pour comptes rendus sont à adresser à :

MARIA GOREA

Mondes sémitiques – UMR 8167

CNRS Délégation Paris A

27, rue Paul-Bert

F-94200 Ivry-sur-Seine

e-mail : maria.gorea33@gmail.com

Les articles adressés à la Directrice sont soumis au comité de lecture et à une expertise doublement anonyme.

■ SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
RÉSUMÉS	7
 ARTICLES	
STÉPHANIE ANNA LODDO - « Après lui un roi se lèvera » : les prédictions historiques dans la <i>Prophétie d'Uruk</i> et la <i>Prophétie dynastique</i>	19
ANDREW BURLINGAME - 'Ešmun'azor's exchange: an old reading and a new interpretation of line 19 of 'Ešmun'azor's sarcophagus inscription (AO 4806 = <i>KAI</i> 14)	35
SABINA ANTONINI DE MAIGRET, CHRISTIAN JULIEN ROBIN - The South Arabian woman and her social context = La position sociale de la femme dans l'Arabie méridionale antique	71
CHRISTIAN JULIEN ROBIN - Qatabān (royaume de l'Arabie méridionale antique) et son grand dieu 'Amm	93
PIERLUIGI LANFRANCHI - Les amulettes tardo-antiques : un exemple de bricolage religieux ?	143
SERENA BUZZI - Byzantine society and gender mirrored in dreams: Achmet's <i>Oneirocriticon</i>	155
ERAN SHUALI - György Thúri and his Hebrew translation of Paul's Epistles to the Galatians and the Ephesians: Hebrew among the classical languages in the sixteenth century	167
 CHRONIQUES/PARALIPOMÈNES DANS LA BIBLE HÉBRAÏQUE ET GRECQUE	
LAURENCE VIANÈS - Entre Chroniques et Paralipomènes	177
PHILIPPE ABADIE - Comment entendre le livre des Chroniques ? Une histoire écrite sous la forme d'un plaidoyer des lévites au temple de Jérusalem	179
JACQUELINE RICHARD - La place du temple dans l'oracle de Nathan : contribution à l'histoire du texte de 1 Chr 17 – 1 Par 17	189
LAURENCE VIANÈS - Peuples exotiques et routes de l'encens dans les livres des Paralipomènes	195
 VARIA	
VALÉRIE MATOĪAN - Redécouverte d'un <i>unicum</i> de Minet el-Beida : un vase à boire à décor plastique zoomorphe	203
BENJAMIN SASS - An intriguing woman's name on a late Monarchic seal from Jerusalem	217
ZOLTÁN NIEDERREITER, BENJAMIN SASS - On a Neo-Assyrian period cylinder seal with a cult scene and an unusual Aramaic legend	219
ALESSANDRA LOMBARDI - The Sabaeen stela <i>CIH</i> 705 reconsidered: South Arabian and foreign traits	227
FRANÇOIS BRON - Trois nouvelles inscriptions sudarabiques sur bronze	239
ALESSIA PRIOLETTA, CHRISTIAN JULIEN ROBIN - L'offrande d'une tablette de bronze à deux divinités du mont Kanin (Yémen) vers le début de l'ère chrétienne	243
MOUNIR ARBACH, MOHAMMED MARAQTEN - Notes on the root L'K "to send" and the term <i>ml'k</i> "messenger" in the Ancient South Arabian inscriptions	251
SOLÈNE MARION DE PROCÉ - Un petit temple inédit au sud de la mer Rouge	257
MARIA GOREA, FRANÇOIS VILLENEUVE - Trois inscriptions nord-arabiques de Khirbet eq-Ḍarīh (Jordanie)	267
HANI HAYAJNEH, ALESSIA PRIOLETTA - Ancient North Arabian epigraphic material from Wādī Thamad, Central Jordan	281
TAKAMITSU MURAOKA - Notae Qumranicae philologicae (5a) on the <i>Community rule</i>	289
POSITION DE THÈSE : APOLLINE VERNET	299
COMPTES RENDUS	301

L'illustration de la vignette, sur la couverture, combine deux silhouettes – navigateurs, voyageurs ? – empruntées à une stèle romaine, actuellement au Landesmuseum de Trèves, et des vagues inspirées d'un relief d'époque romaine se trouvant à la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague (dessin de M. Gorea).

Sous les eaux court la citation soluite uela citi de l'Énéide de Virgile – récit non d'un naufrage, mais d'un audacieux périple.

Les beaux vers qui précèdent éclairent le travail de tout chercheur : Præcipites uigilate, uiri, et considite transtris ; soluite uela citi : « Vite à vos bancs, amis, debout ! Mettez à la voile ! » (IV, 573-574).

Maquette et maquette de couverture

LUIGI FABII

Mise en pages et secrétariat de rédaction

EMMANUELLE CAPET



© 2018 Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2018/0095/297

ISBN 978-2-503-57866-8

ISSN 2031-5937

Printed on acid-free paper

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

■ ÉDITORIAL

Les contributions publiées dans ce onzième volume de *Semitica & classica* offrent une image toujours nuancée de l'étendue des travaux et de la diversité des perspectives qu'ouvrent les antiquités orientales et méditerranéennes, de la Mésopotamie, à l'Arabie du Sud et à la mer Rouge ; elles renforcent l'impression qui est la nôtre, d'un savoir morcelé et fragmentaire. Elles ne sont pas moins révélatrices d'une tendance à la réinterprétation critique des sources historiques déjà connues, qu'il s'agisse de documents épigraphiques illustres, comme l'imposante inscription phénicienne du sarcophage du roi adolescent Ešmun'azor II, ou de concises épigraphes sigillaires. Parfois, la réflexion critique s'arrête sur des documents iconographiques ou sur des textes littéraires découverts dans le passé au hasard des fouilles et publiés dans la foulée, comme certaines tablettes akkadiennes qui révèlent des prophéties lacunaires, précurseurs de certains discours bibliques, ou encore sur des œuvres littéraires notoires, traduites à haute époque et faisant déjà l'objet d'une vaste littérature spécialisée, telles les Chroniques bibliques, où il est possible de déceler les préoccupations d'une population judéenne non exilée. L'effort de réinterprétation est souvent mené à partir d'infimes détails ou d'un nouvel angle permettant de nuancer des vues jusqu'alors trop tranchées ou, au contraire, indécises.

D'autres études, comme l'enquête exhaustive et parallèle sur les dieux sudarabiques Almaqah et 'Amm, dont le culte était central dans le fonctionnement des institutions politiques, manifestent une exigence de totalisation et de synthèse, favorisant une connaissance panoramique, par des vues simultanées et des rapprochements.

Des réflexions sur la manière dont on transforme ou assimile des formules reçues, des connaissances que l'on réactive rendent compte des formes d'un rapiéçage religieux tardo-antique comme celui qui s'opère dans le domaine des *magica*. Ou bien l'étude complémentaire de la documentation textuelle, des données matérielles et de l'iconographie permet d'éclairantes ouvertures sur les femmes de la société de l'Arabie antique. Parfois des œuvres fonctionnent comme des miroirs de la société, révélatrices des hantises et des fantasmes des hommes, comme dans le cas de l'interprétation des rêves, héritage de la Grèce classique transmis au monde byzantin. C'est enfin sous le regard des érudits humanistes de la Renaissance que se conclut la première partie de ce volume, par un aperçu de leur approche de la philologie, dont un exemple est ici fourni avec une partie de l'œuvre d'un poète néo-latin, traducteur à ses heures du Nouveau Testament en hébreu.

Que cette évocation de l'érudition de la Renaissance nous soit un pont pour saluer Paolo Sartori, à l'occasion de son départ pour de nouveaux défis, lui qui connaît si bien l'Europe d'Érasme. Paolo fut notre *Neuna Fata* brépolitaine et a accompagné la naissance et la croissance de notre revue, en veillant sur elle avec patience et bienveillance, pendant plus de dix ans.

La rubrique des *Varia* accueille surtout la publication d'inédits épigraphiques, de découvertes archéologiques, d'analyses linguistiques ponctuelles, dont l'acribie et la minutie révèlent l'exigence de l'historien philologue, l'aptitude aux fines analyses et un labeur d'incessants retours pour saisir des échos à travers les temps, les espaces et les rapports des documents entre eux, similitudes, variations et écarts.

Toutes ces études disent l'éloignement surmonté, les relations découvertes ou créées, l'enquête reconstitutrice d'univers auxquels le monde présent est toujours redevable.

Maria GOREA
Directrice de la revue

■ INTRODUCTION

Les îles Farasān se trouvent dans le sud-est de la mer Rouge, en Arabie Saoudite, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière yéménite. Plusieurs campagnes de prospections réalisées depuis les années 1980¹ ont permis d’esquisser une chronologie de leur occupation aux époques protohistoriques et historiques² grâce à l’étude de l’architecture, du matériel de surface et des témoignages épigraphiques. Plus récemment, ces îles ont été mises en lumière en raison de la découverte de deux inscriptions latines révélant la présence inattendue d’une occupation militaire romaine³. L’archipel s’inscrit depuis 2013 au

cœur d’un vaste programme d’exploration archéologique réalisée dans le cadre d’une mission franco-saoudienne⁴. Le sanctuaire inédit présenté dans cet article fait partie des premières découvertes effectuées par notre équipe.

■ LE CADRE DE L’ENQUÊTE :
SITUATION DES ENSEMBLES

La plaine du Wādī Maṭar, une des zones étudiées par la mission franco-saoudienne des îles Farasān (MIFA)⁵, a bénéficié de l’attention de plusieurs équipes de chercheurs⁶. Elle se trouve à l’extrémité sud-est de l’île principale des Farasān (figure 1) dans une réserve naturelle dédiée,

1. Outre des prospections menées par W. Facey et B. Rihani en 1978 dont les résultats n’ont pas été publiés, une équipe internationale mandatée par les autorités saoudiennes a fait un compte rendu des résultats dans la revue saoudienne *Atlat* (J. ZARINS, A. MURAD & K. AL-YAISH, « The second preliminary report on the Southwestern Province », *Atlat* 5, 1981, p. 9-42, voir p. 26-27, pl. 4, 10/B et 10/C, pl. 21/13, pl. 28/9, 28/10, 28/14, pl. 43/C et 43/D). Les premières prospections françaises datent de 2005 et se sont poursuivies en 2006, 2011 puis 2013, 2014 et 2017. Une équipe britannique de l’université d’Exeter dirigée par D. Agius a réalisé une prospection ethnographique et archéologique en 2010 ; les résultats de la partie archéologique sont publiés dans J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands, Saudi Arabia : towards a chronology of settlement », *Arabian archaeology and epigraphy* 25 (2), 2014, p. 147-174.
2. Voir J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands » (*supra*, n. 1) et S. MARION DE PROCÉ, « The Farasān archipelago in the Red Sea context during antiquity », dans *Human interaction with the environment in the Red Sea*, ed. by D. A. AGIUS *et al.*, Leiden, 2017, p. 130-147. Les périodes préhistoriques ont par ailleurs fait l’objet de plusieurs campagnes menées par G. Bailey et A. al-Sharekh à partir de 2004, dans le cadre du programme ERC Disperse, cf. G. BAILEY *et al.*, « Coastal prehistory in the southern Red Sea Basin, underwater archaeology, and the Farasan Islands », *Proceedings of the seminar for Arabian studies* 37, 2007, p. 1-16.
3. Voir C. S. PHILLIPS, F. VILLENEUVE & W. FACEY, « A Latin inscription from South Arabia », *Proceedings of the seminar for Arabian studies* 34, 2004, p. 239-250 ; et en dernier lieu sur les inscriptions, F. VILLENEUVE, « L’armée romaine en mer Rouge aux II^e et III^e s. apr. J.-C. : à propos des inscriptions de Farasān », dans *The late Roman army in the Near East from Diocletian to the Arab conquest : proceedings of a colloquium held at Potenza, Acerenza and Matera, Italy (May*

2005), ed. by A. S. LEWIN & P. PELLEGRINI, Oxford, 2007, p. 13-27 ; et F. VILLENEUVE, « Deux inscriptions militaires latines découvertes aux îles Farasān (mer Rouge méridionale, Arabie Saoudite) » [en arabe], dans *The city in the Arab world in light of archaeological discoveries : evolution and development*, ed. by A. R. AL-ANSARY *et al.*, Riyadh, 2008, p. 167-180. Concernant les vestiges architecturaux liés à cette présence, voir S. MARION DE PROCÉ, « The Farasān archipelago » (*supra*, n. 2).

4. L’auteur, qui dirige actuellement ce projet, tient à remercier F. Villeneuve, directeur de la mission jusqu’en 2016, pour sa confiance, ainsi que tous les membres de la mission pour leur travail et leur agréable présence : P.-M. Blanc, B. Riba, C. S. Phillips, G. Davtian, K. Pavlopoulos, Ch. Bouchaud, L. Fleury. Nos partenaires saoudiens de la Saudi Commission for Tourism and National Heritage (ci-après SCTH) sont d’une aide inestimable pour la mise en place et la réussite de ce projet : que soient remerciés ici le président de la SCTH le Prince Sultan Bin Salmān, et MM. Prof. A. Al-Ghabbān, D^r J. Omar, D^r H. Abu-al-Hassan, D^r A. Al-Saud et D^r A. Al-Zahrāni. Le soutien apporté au quotidien par MM. H. Modare, H. Mofareh, M. Sabie, A. Al-‘Aqīlī à Ṣabya et Farasān, et M. R. Al-Kubaysi à Jizān nous est également essentiel.
5. Les travaux de la MIFA sont soutenus par le service culturel de l’ambassade de France à Riyadh, par le CEFAS-Koweït, par l’équipe APOHR du laboratoire ArScAn et par la SCTH.
6. Voir A.U. Al-Zayla’i, K. al-Khalifah et A. al-Charikh, *Athar Mantiqat Jazān (Athar al-Mamlakah al-Arabiyyah al-Saoudiyyah)*, 10), Riyadh, 2003, p. 125 et suiv. ; J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands » (*supra*, n. 1), p. 150-155. Les rapports (non publiés) des premières missions menées par F. Villeneuve et L. Nehmé en 2005, puis par F. Villeneuve en 2006 ont donné lieu à un mémoire de Master 2 (Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne) rédigé par l’auteur de ces lignes.

notamment, à la protection d'une espèce de gazelle locale. Depuis le village d'al-Muḥarraq, elle s'étend jusqu'à la côte sud où les paléorivages sont visibles sous la forme de terrasses érodées par la mer. En effet, l'ensablement progressif d'un ancien bras de mer depuis les périodes préhistoriques⁷ a repoussé la ligne de côte située autrefois plus au nord. Plusieurs établissements distincts, répartis autour d'une zone de concentration de petits arbustes épineux, ont été localisés dans cette plaine (figure 2). Wādī Maṭar 1⁸, enclos par un grillage de 110 × 90 m érigé à la fin des années 1980 par le service des antiquités saoudien (SCTH), comprend des vestiges relativement bien préservés (certaines constructions atteignent 2 m de hauteur), sans doute en raison de la réoccupation des lieux à l'époque islamique. Les blocs assemblés à joints vifs, dont certains mesurent 2 m de long, évoquent une tradition architecturale connue à Najrān⁹. L'ensemble archéologique se caractérise principalement par un grand bâtiment long de 30 m est-ouest pour une largeur de 15 m nord-sud autour duquel gravitent de petites unités comparables les unes aux autres par leurs dimensions et leur morphologie. Certaines datent de réoccupations tardives. À proximité du grand bâtiment se trouve un cercle de pierres dressées dans lequel sont ménagés deux seuils. La céramique de surface indique une occupation dès la fin du II^e mill. av. J.-C./début du I^{er} mill. av. J.-C., période de construction du bâtiment monumental encore visible ; mais on trouve aussi des fragments d'amphores Ayla-Aqaba¹⁰ ainsi que des tessons glaçurés d'époque islamique. Wādī Maṭar 3¹¹, au sud de la zone d'arbustes épineux, se caractérise par la présence de petites constructions éparses en pierre sèche non taillée qui s'étendent sur une surface d'environ 200 m nord-ouest – sud-est pour une largeur atteignant une cinquantaine de mètres. À l'extrémité orientale du

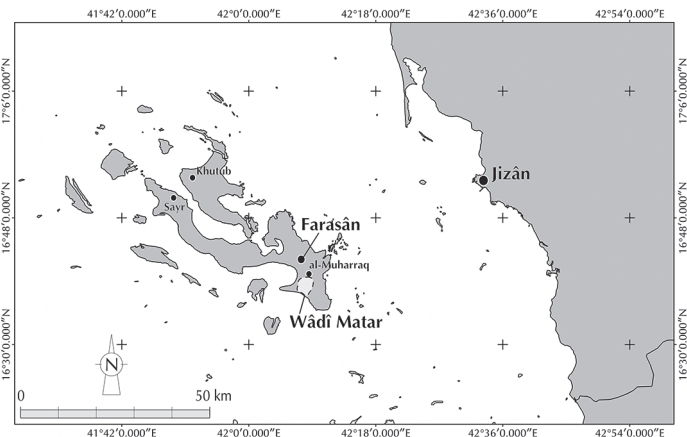


Figure 1 - Carte générale de l'archipel des îles Farasān (S. Marion de Procé / MIFA).

secteur, en bordure de la zone d'épineux, se trouve un puits d'eau douce ; le matériel de surface témoigne de phases d'occupation aux époques antique tardive et islamique ancienne, mais aussi au XVIII^e siècle et, occasionnellement, plus récemment encore. Wādī Maṭar 4, situé au nord-est de la zone d'arbustes épineux, est un petit site constitué d'une dizaine d'unités de construction. Au sol, la concentration de tessons d'amphores Ayla-Aqaba et de coquillages portant des marques de consommation est remarquable. Enfin, le Wādī Maṭar 2¹² se compose de trois groupes distincts appelés A, B et C (figure 2) dont les vestiges semblent former un ensemble homogène, enclos dans une même enceinte par la SCTH. Les prospections ont révélé une architecture caractéristique de la préhistoire récente au Yémen (fin du II^e mill. av. J.-C.)¹³ ; par ailleurs, des inscriptions sudarabiques, dont la paléographie indique une date ancienne (première moitié du I^{er} mill. av. J.-C.)¹⁴, et de la céramique comparable à celle de sites de l'âge du Bronze sur le littoral sud-ouest de la péninsule Arabique (Ṣabir)¹⁵ ont été observées. Le matériel de surface comprend

7. Voir l'étude géomorphologique de ce secteur dans K. PAVLOPOULOS *et al.*, « Geomorphological changes in the coastal area of Farasan Al-Kabir Island (Saudi Arabia) since mid Holocene based on a multi-proxy approach », *Quaternary International* 2018, DOI: 10.1016/j.quaint.2018.06.004 (sous presse).
8. Le site est nommé Wādī Maṭar Jīm par le service des antiquités saoudien.
9. J. ZARINS, A. MURAD & K. AL-YAISH, « The second preliminary report » (*supra*, n. 1), p. 27.
10. J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands » (*supra*, n. 1), p. 154. Ces amphores produites à Ayla (Aqaba en Jordanie), ont été largement utilisées pour le transport de denrées dans le commerce en mer Rouge entre le IV^e et le VII^e siècle (A. MELKAWY, K. 'AMR & D. WHITCOMB, « The excavation of two seventh-century pottery kilns at Aqaba », *Annual of the Department of antiquities of Jordan* 38, 1994, p. 447-468, notamment p. 463-464).
11. Celui-ci, non relevé par l'expédition de 1980, est appelé Wādī Maṭar South dans J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands » (*supra*, n. 1).

12. Wādī Maṭar Alif, Bā' et Ḥa' par le service des antiquités saoudien et repris par J. P. COOPER & C. ZAZZARO, « The Farasan Islands » (*supra*, n. 1). La nomenclature ici employée est : A, B et C, comme sous partie de l'enclos nommé Wādī Maṭar 2.
13. Sur les traditions architecturales identifiées au Yémen pour l'âge du Bronze : A. DE MAIGRET, *The Bronze Age culture of Ḥawlān aṭ-Ṭiyāl and Al-Ḥadā (Yemen Arab Republic) : a first general report* (Istituto italiano per il medio ed estremo Oriente. Centro studi e scavi archeologici. Reports and memoirs 24), Rome, 1994.
14. S. MARION DE PROCÉ & C. S. PHILLIPS, « South Arabian inscriptions from the Farasān Islands (Saudi Arabia) (poster) », *Proceedings of the seminar for Arabian studies* 40, 2010, p. 277-282, ici, p. 280.
15. Cette identification a été confirmée sur photographies en mai 2018 par Vittoria Buffa, que nous remercions ici. Sur

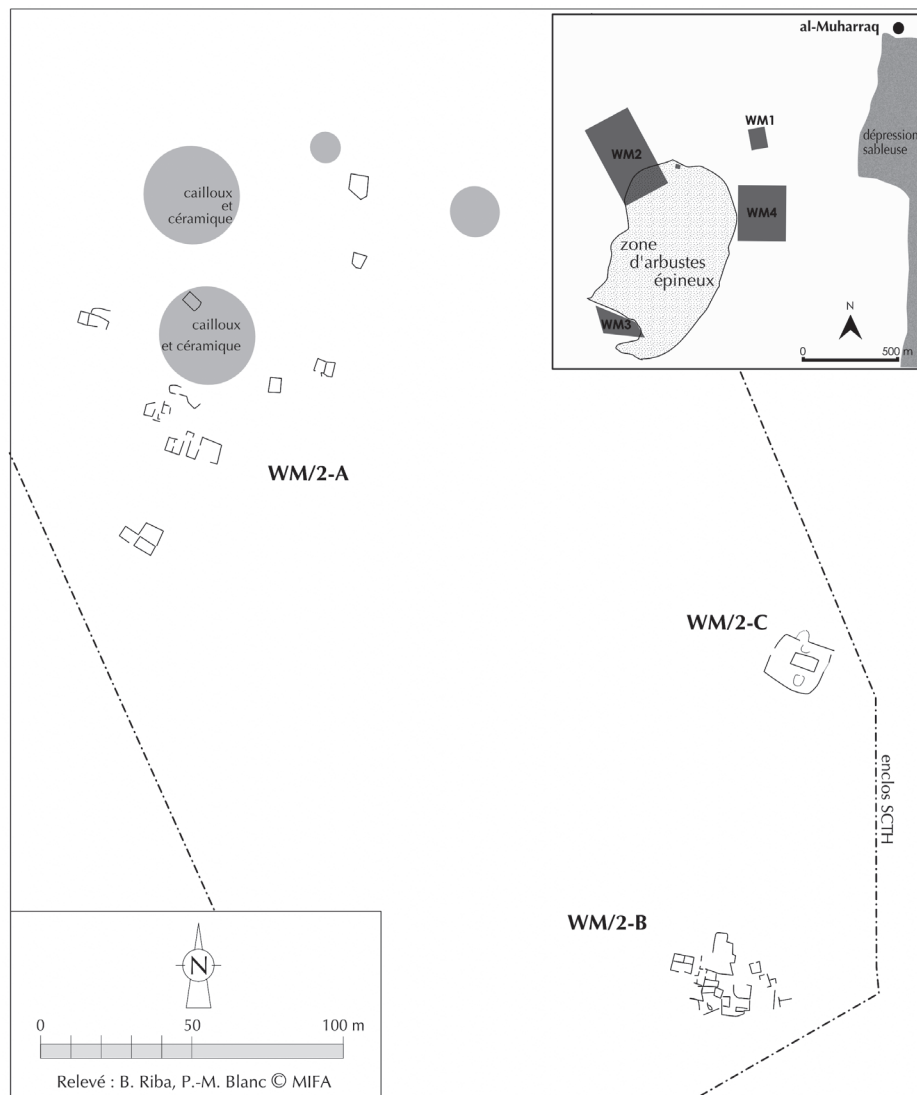


Figure 2 - Plan du site Wādī Maṭar 2 (MIFA).

également de la poterie importée datée des premiers siècles de l'ère chrétienne (amphores romaines, sigillée, tessons de céramique fine nabatéenne¹⁶). En revanche, le site du Wādī Maṭar 2 n'a livré aucun assemblage significatif de matériel plus tardif. Ces constats effectués dans chaque groupe de constructions confirment leur appartenance à un même ensemble. Les autres sites du Wādī Maṭar présentent, quant à eux, des réoccupations plus tardives.

ce matériel, voir V. BUFFA, *Ma'layba et l'âge du Bronze du Yémen* (Archäologische Berichte aus dem Yemen 12), Wiesbaden, 2007.

16. Les tessons nabatéens collectés en surface et lors des fouilles ont été examinés par Caroline Durand en juin 2018, que nous remercions vivement également.

Les trois groupes A, B et C étaient donc certainement complémentaires ; toutefois, aucune zone funéraire associée à cet ensemble n'a été identifiée à ce jour. La zone A est constituée d'une dizaine de petites constructions dont la surface présente un matériel hétéroclite tel que du minerai de fer, des coquillages portant des traces de consommation, de l'obsidienne et un nombre très important de tessons de céramique. La zone B, très densément construite, est caractérisée par la présence de bâtiments à seuil très large (environ deux mètres) et par de multiples remaniements. Sur les piédroits de l'un de ces seuils monumentaux se trouvent des lettres sudarabiques gravées qui renvoient à une occupation dès le début du I^{er} mill. av. J.-C. (figure 3). Enfin, la zone C se distingue des deux précédentes par son isolement. À 100 m au nord-est de la zone B, elle forme un ensemble à part entière constitué d'une construction

monumentale implantée au centre d'une enceinte de pierres dressées (figure 4). L'identification de celle-ci à un lieu de culte s'est imposée dès les premières observations, en raison du caractère isolé du monument, de la légère surélévation du lieu dans un contexte géographique extrêmement plat, du mobilier culturel observé en surface et, enfin, du plan et de l'orientation du bâtiment. Une étude préliminaire a été engagée dès 2011 sur le temple, puis des relevés topographiques et architecturaux et une première fouille archéologique ont été effectués en 2013, suivis de nouveaux sondages en 2014 et 2017. Ces recherches permettent aujourd'hui de présenter ce sanctuaire inédit ainsi que les travaux réalisés par la mission archéologique franco-saoudienne sur l'archipel des îles Farasān.



Figure 4 - Vue du secteur Wādī Maṭar 2/C avant le début des fouilles (2013), vers l'est (MIFA).



Figure 3 - Vestiges du secteur Wādī Maṭar 2/B (MIFA).

■ DESCRIPTION GÉNÉRALE DU TEMPLE

L'enceinte

Le temple s'inscrit dans une enceinte de pierres dressées non taillées dont le tracé décrit un trapèze aux angles arrondis, mesurant 23 m d'est en ouest, 17 m du nord au sud du côté ouest et 21 m du côté est, couvrant ainsi une surface d'environ 437 m² (figure 5). Une opération réalisée à proximité de l'angle nord-ouest a permis d'observer la technique adoptée dans la mise en œuvre de cette enceinte : des blocs disposés à plat assurent le maintien des pierres fichées dans le sol. L'accès principal, centré (légèrement désaxé vers le sud) du côté occidental, est matérialisé par un seuil d'un peu plus d'un mètre de large flanqué de deux piédroits de près de 2 m de hauteur, aujourd'hui laissés à leur point de chute. Une entrée secondaire se trouve près de l'angle nord-est de l'enceinte où une petite rampe d'accès semble avoir été aménagée.

Seul un piédroit de cette porte demeure *in situ*, le second étant en chute à proximité du seuil. Un troisième accès, observé dans le côté nord de l'enceinte, dessert une unité de construction ovale. Deux autres unités similaires (env. 4,5 m de diamètre), dotées d'un système d'accès identique (deux petits piédroits monolithes et un seuil de 70 cm de large), ont été relevées à l'intérieur de l'enceinte : l'une au nord du temple et l'autre au sud. Le temple n'a conservé aucune élévation et peu d'éléments d'architecture ont été retrouvés aux alentours. D'après A. Al-Aqīli (SCTH), la plupart des blocs ont été prélevés par les habitants du village voisin d'al-Muḥarraq pour être intégrés dans diverses constructions. Envisager une restitution du sanctuaire est donc difficile. Enfin, on note en surface la présence de nombreux cailloutis dont la teinte bleutée qui caractérise la plupart d'entre eux pourrait résulter d'une exposition à une source de chaleur. Dans l'ensemble de l'archipel, les murets de clôture révèlent une technique de construction qui pourrait expliquer ces concentrations de cailloux, ici comme dans les autres constructions du Wādī Maṭar 2 ; en effet, des moellons de petites dimensions, habilement disposés sur des blocs de taille moyenne constituant la base de l'élévation, permettent de compléter les murets de pierres.

Le temple

Le bâtiment central, orienté vers l'ouest, présente un plan rectangulaire de 9 m de long sur 7 m de large. Il est précédé d'une terrasse inscrite dans le prolongement de l'unité centrale contre laquelle elle est appuyée (figure 6), et d'un escalier mal conservé (3,5 m nord-sud, et 1,3 m est-ouest) disposé au milieu de la façade. Ces degrés bâtis à l'aide de blocs de remploi, semble-t-il, indiquent une réoccupation probable d'un bâtiment primitif. Les sondages réalisés à la hauteur de ce dispositif d'entrée (10, 20, 30 et 40, voir figure 5) ont révélé la maçonnerie interne ; les

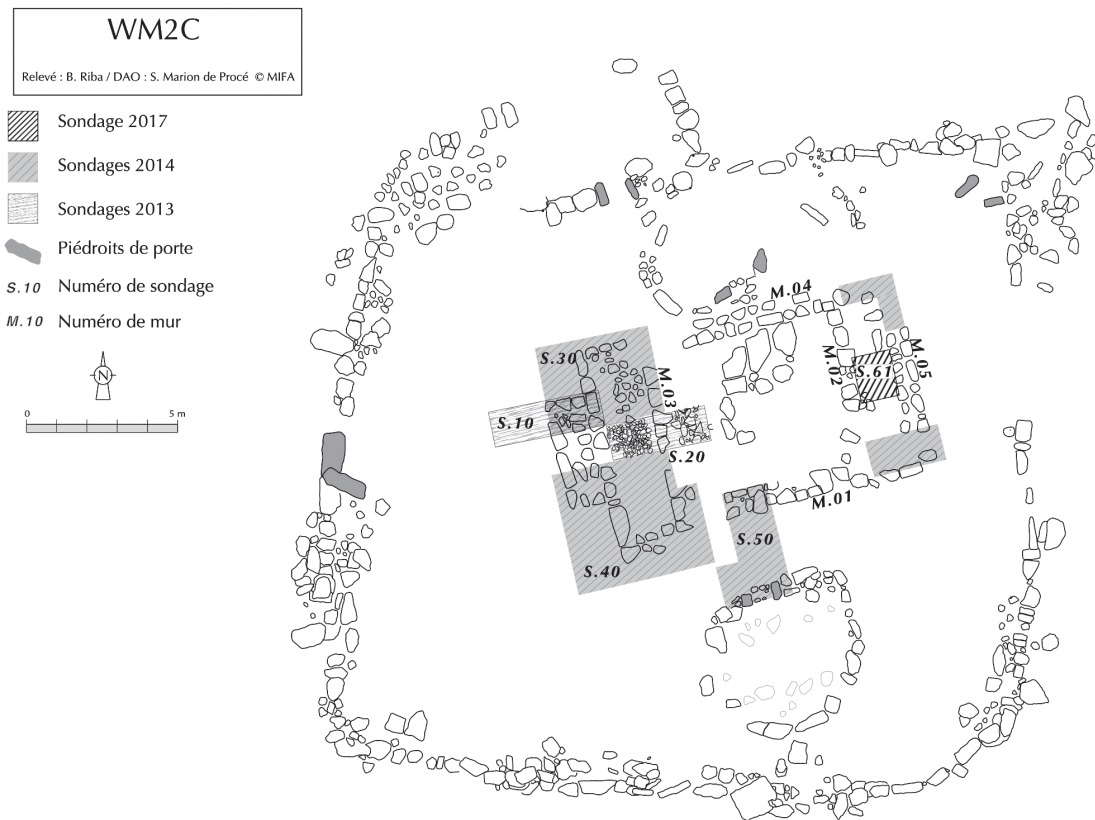


Figure 5 - Plan du secteur Wādī Maṭar 2/C et localisation des sondages archéologiques (MIFA).

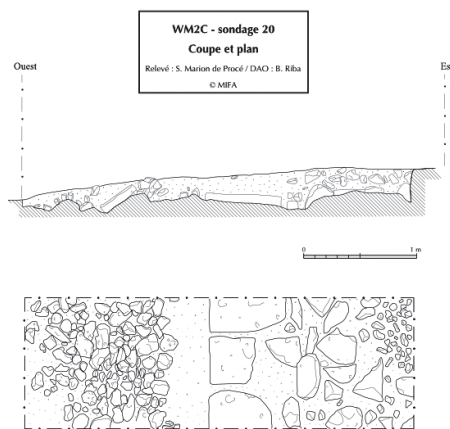


Figure 6 - Coupe et plan du sondage 20 (MIFA 2013).

niveaux supérieurs ont tous disparu. La terrasse forme un espace rectangulaire (7 m de large et 2 m de long) ; l'intérieur est comblé de tout venant, de gros cailloux et de petits blocs. Elle est fondée directement sur le rocher situé très proche de la surface. Les fouilles du côté sud de l'entrée ont mis en évidence un niveau d'effondrement (figure 7), vraisemblablement suite à un abandon.

Le temple est construit à l'aide de blocs taillés soigneusement disposés en double parement. Ses murs atteignent 70 cm d'épaisseur. Un bloc de la façade retrouvé dans le sondage 30 portait des marques (de maçons?) sur le lit d'attente (figure 8). Les angles sont tous endommagés. Les fouilles archéologiques ont confirmé l'absence de niveaux de sol, laissant immédiatement apparaître en surface le comblement, le radier et les niveaux de préparation des couches de circulation (voir figure 6). Néanmoins, trois grandes dalles disposées à l'intérieur du bâtiment pourraient avoir appartenu à un niveau originel (figure 9). L'espace intérieur s'organise en deux parties : la plus vaste, à l'ouest, est séparée d'un espace barlong de guère plus d'un mètre confiné à l'extrémité orientale. Ce dernier ne se poursuit apparemment pas jusqu'au mur méridional du temple, mais cela peut résulter d'un arrachement des blocs. Les sondages ont révélé que cette unité centrale est, comme la terrasse, fondée sur le rocher. Des décapages permettront de confirmer si ce niveau rocheux a pu constituer le niveau de circulation pendant certaines périodes d'occupation du temple.

La pièce orientale se caractérise quant à elle par la présence d'un radier de petits blocs contenu au moins sur trois côtés, par le mur de fond du temple M.05 à l'est,



Figure 7 - Vue de la couche d'effondrement mise au jour dans le sondage 40, vers l'est (C.S. Phillips / MIFA).

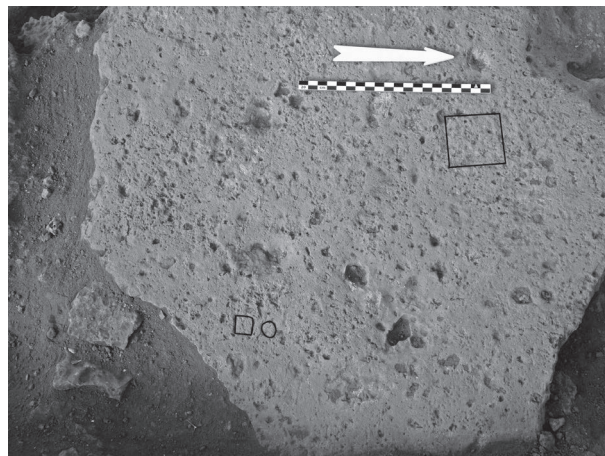


Figure 8 - Formes géométriques inscrites sur le lit d'attente d'un bloc (S. Marion de Procé / MIFA).

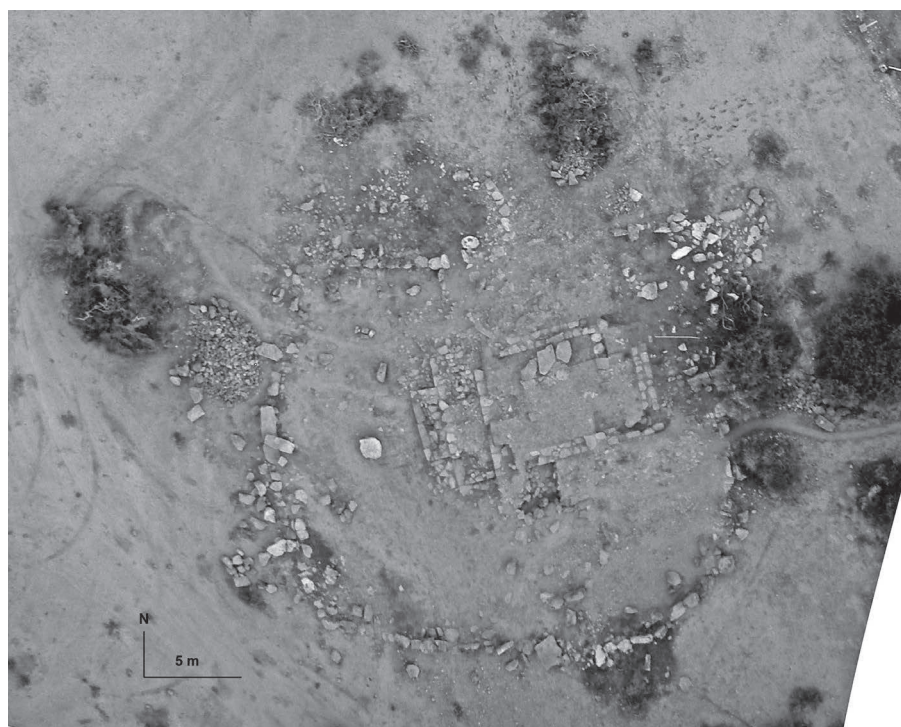


Figure 9 - Photographie du temple orthorectifiée prise au cerf-volant (G. Davtian, 2014).

le mur M.02 à l'ouest et le muret M.06 au sud apparus dans un sondage en 2017 (figure 10). Pour l'instant, aucune trace d'un quatrième mur répondant au muret M.06 n'a été décelée du côté nord, mais un décapage de surface fait clairement apparaître l'arrêt du radier. Dès lors, à partir des données obtenues par les fouilles mais aussi des affinités observées avec les modèles régionaux, deux hypothèses sont envisageables en ce qui concerne l'organisation de l'espace oriental du temple. La première admet une division tripartite, selon une organisation bien connue dans les sanctuaires sudarabiques, et notamment

sabéens¹⁷. La découverte possible d'un muret répondant au

17. Sur l'architecture religieuse sudarabique et sabéenne, voir notamment J. SCHMIDT, « Zur altsüdarabischen Tempelarchitektur », *Archäologische Berichte aus dem Yemen* 1, 1982, p. 161-170; I. GERLACH & M. SCHNELLE, « Sabäische Sakralarchitektur in Südarabien (Jemen) », dans *Sanktuar und Ritual, heilige Plätze im archäologischen Befund*, hrsg. von I. GERLACH & D. RAUE, (Forschungscluster 4 : Heiligtümer, Gestalt und Ritual, Kontinuität und

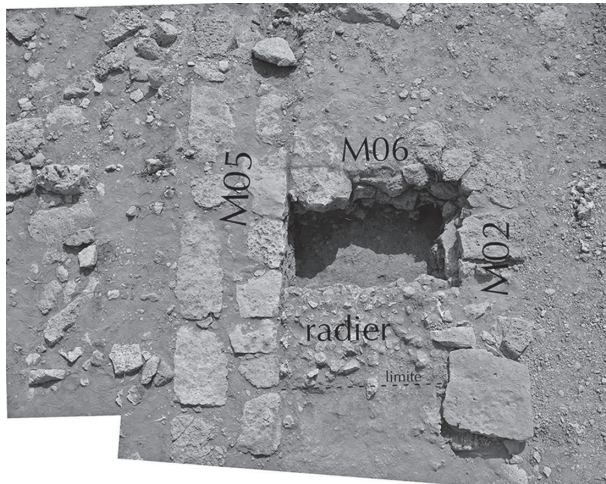


Figure 10 - Vue générale du sondage 61 (2017) laissant apparaître la limite du radier et les murs qui le contiennent (P.-M. Blanc / MIFA).

nord au muret M.06 (qui reste à découvrir) permettrait de démontrer l'existence de trois espaces clos dont une partie centrale surélevée par le radier découvert en 2017. Par ailleurs, le mur M.02 actuellement visible en affleurement du sol sur les deux tiers nord de la largeur du temple abonderait dans le sens d'un espace isolé occupant toute la largeur du temple. La deuxième hypothèse, concurrente de la précédente, admet l'existence d'une petite plate-forme surélevée appuyée sur le mur de fond du temple. La localisation du radier au milieu du mur est M.05 et sa délimitation nette au nord (par un muret?), et au sud par le muret M.06, constituent des arguments qui pourraient militer en faveur de la présence d'une telle plate-forme. En outre, les sondages ont révélé le chaînage des murs M.05 et M.06 : il s'agit donc de constructions contemporaines élevées afin d'y aménager le radier. Enfin, si la relation chronologique entre la construction du mur de fond du temple (M.05) et la mise en place des murs et du radier est claire, on peut toutefois se demander s'il s'agit de deux phases du processus de construction de l'édifice ou bien d'un ajout postérieur lors d'un remaniement du temple.

Concernant l'aspect général du temple, l'observation des villages modernes peut apporter des indices. Comme

Veränderung, 4 – Menschen, Kulturen, Traditionen 10), Rahden/West, 2014, p. 211-223 ; C. DARLES, « Typologie des sanctuaires de l'Arabie du Sud antique : tentative pour une nouvelle classification », *Proceedings of the seminar for Arabian studies* 44, p. 121-139 et S. MARION DE PROCÉ, « Permanence et évolution d'un modèle de temple sabéen : le temple Bar'ān », dans *Pre-Islamic South Arabia and its neighbours : new developments of research : proceedings of the 17th rencontres sabéennes held in Paris, 6-8 June 2013*, ed. by M. ARBACH & J. SCHIETTECATTE (BAR International Series 2740), Oxford, 2015, p. 135-142.

indiqué plus haut, l'architecture traditionnelle locale, observable dans le village d'al-Quṣār notamment, fait usage de petits moellons pour parfaire l'élévation des bâtiments. Plus on gagne en hauteur, plus les blocs employés sont petits. Les assises inférieures et les angles sont donc érigés à l'aide de blocs de dimensions moyennes tandis que le niveau supérieur est constitué d'un agglomérat de simples cailloux maintenu et renforcé par l'application d'un enduit. La mosquée restaurée à al-Quṣār (figure 11) est un cas exemplaire de ce modèle d'architecture qui pourrait trouver son origine dès les périodes anciennes de Wādī Maṭar 2. Ce bâtiment permet en outre de se faire une idée de l'aspect que pouvait revêtir le temple, au moins dans sa dernière phase.



Figure 11 - Mosquée restaurée dans le village d'al-Quṣār (C. S. Phillips / MIFA).

■ CHRONOLOGIE

La chronologie du temple est éclairée par l'analyse des relations architecturales et l'étude du mobilier mis au jour dans les sondages. Une séquence d'occupation de l'édifice peut être proposée dès à présent.

Une première phase : de la fin de l'âge du Bronze à l'époque sudarabique ancienne

Dès les premières campagnes de prospections, le mobilier a pu être réparti en deux grandes séquences chronologiques. La première couvre une période allant de la fin de l'âge du Bronze (XIII^e s. av. J.-C. – VIII^e s. av. J.-C.) à la période sudarabique ancienne (première moitié du I^{er} mill. av. J.-C.). La céramique présente notamment des parallèles au sein d'assemblages issus de sites dans la Tihāma, dans les sites des Hauts-Plateaux yéménites ainsi que sur les plateaux du Tigray éthiopien¹⁸. On note

18. Dans son étude de la céramique du site d'al-Hāmid (Tihāma yéménite), C. S. Phillips établit des comparaisons avec la céramique des phases anciennes des sites de Yalā, dans le Khawlān aṭ-Tiyāl et de Hajar Bin Humayd, sur le pourtour

en effet la présence de fragments de jarres de stockage, caractérisées par leur forme ovoïde, leur col étroit et leur lèvre étirée vers l'extérieur. L'argile employée est de couleur rouge et son origine (locale ou importée) reste à déterminer. On observe également des fonds circulaires de récipients en céramique. Enfin, des tessons décorés trouvent des parallèles dans la Tihāma sur des sites de la préhistoire récente¹⁹. Une pierre gravée d'une inscription sudarabique est plus directement associée à la fonction cultuelle du secteur C. L'objet, découvert sur le site par un érudit local, présente la forme d'un autel sommairement taillé (figure 12). Le texte comprend deux lignes qui ont pu être partiellement déchiffrées : il s'agit d'une dédicace d'un personnage à une divinité sudarabique commune à tous les royaumes du Yémen ancien : 'Athtar. La graphie ainsi que l'emploi du boustrophédon sont caractéristiques des débuts de la période sudarabique. Cela permet de confirmer l'occupation du site, de nature déjà culturelle, dès le début du I^{er} mill. av. J.-C.²⁰. Deux petits autels ont aussi été découverts dans le temple. Ces objets de culte monolithes, dotés de deux « cornes », s'élargissent à leur base (figure 13). Ceux-ci, comme l'autel inscrit, sont taillés dans la même roche que celle qui affleure le sol.

Le plan de l'édifice constitue en tant que tel un indice chronologique en raison de parallèles connus dans la Tihāma et en Éthiopie. Le temple fouillé par C. S. Phillips à al-Hāmid (Yémen), datable de la première moitié du I^{er} mill. av. J.-C., présente des dimensions, un plan et du mobilier très proches de celui de Wādī Maṭar. De son côté, le temple de Gobochea (Éthiopie) offre lui aussi des caractéristiques analogues. Une première phase d'occupation de ce dernier identifiée par du mobilier découvert dans une cache date le monument du début de la période sudarabique, tandis qu'une réoccupation du lieu, qui semble conserver le plan initial de l'édifice, est à situer au cours du II^e s. av. J.-C.²¹. Du point de vue des dimensions et du plan, ces trois petits temples sont

du Ramlat as-Sab'atayn, au Yémen (voir C. S. PHILLIPS, « A preliminary description of the pottery from al-Hamid and its significance in relation to other Pre-Islamic sites on the Tihamah », *Proceedings of the seminar for Arabian studies* 35, 2005, p. 177-193). Le site de Yéha, en Éthiopie, présente également des éléments comparables datés du début du I^{er} mill. av. J.-C.

19. Plusieurs tessons décorés sont similaires à ceux découverts sur le site de Ṣābir, au nord d'Aden (voir V. BUFFA, *Ma'layba* [supra, n. 15]). L'assemblage collecté en surface sur le temple de Wādī Maṭar est datable entre le XIII^e et le VIII^e s. av. J.-C. (comm. pers. V. Buffa).
20. Voir S. MARION DE PROCÉ & C. S. PHILLIPS, « South Arabian inscriptions » (supra, n. 14) et S. MARION DE PROCÉ, « The Farasān archipelago » (supra, n. 2) concernant cet autel et son inscription.
21. J. LECLANT, « Haoulti-Melazo (1955-1956) », *Annales d'Éthiopie* 3, 1959, p. 43-82; J. PIRENNE, « Haoulti Gobochea



Figure 12 - Autel (?) avec inscription sudarabique ancienne sur la face supérieure (P.-M. Blanc / MIFA).



Figure 13 - Petit autel monolithe « à cornes » en pierre locale (P.-M. Blanc / MIFA).

homogènes (figure 14). Le mobilier découvert en surface à Wādī Maṭar (céramique, autel inscrit, autels « à cornes ») est similaire à celui d'al-Hāmid. Ces constats semblent confirmer l'occupation du site de Wādī Maṭar 2/C et son utilisation comme lieu de culte, probablement dès la fin

(Melazo) et le site antique », *Annales d'Éthiopie* 8, 1970, p. 117-127.

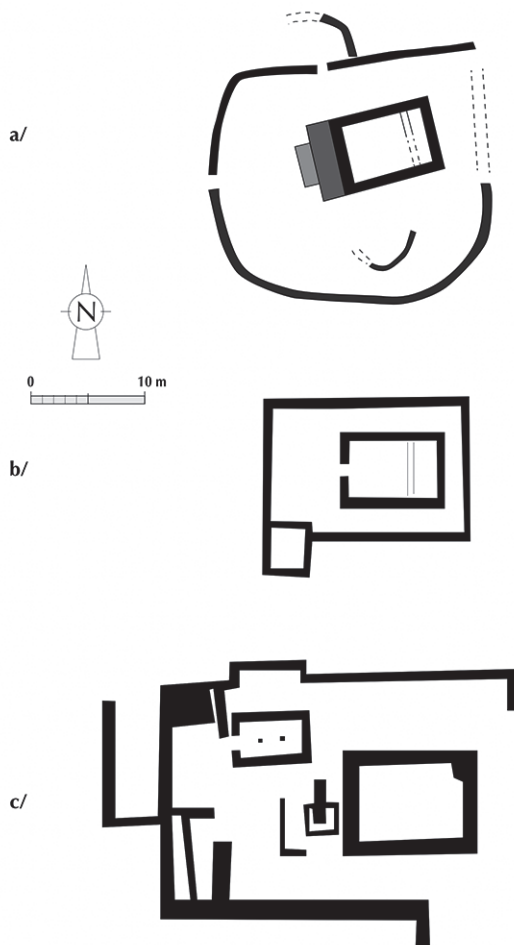


Figure 14 - a/ Temple de Wādī Maṭar 2 ; b/ Temple d'al-Hāmid (d'après C. S. PHILLIPS, « A preliminary description » [*supra*, n. 18], fig. 3) ; c/ Temple de Gobochema (d'après J. LECLANT, « Haoulti-Melazo » [*supra*, n. 21], pl. 23) .

du II^e mill. av. J.-C. et au moins dès le début du I^{er} mill. av. J.-C. En revanche, les fouilles n'ont jusqu'à présent pas révélé de niveaux stratigraphiques de cette période, ceux-ci ayant disparu.

Une réoccupation au début de l'ère chrétienne

Le deuxième ensemble de matériel découvert en surface est attribuable aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les prospections et les fouilles ont livré plusieurs éléments associés à cette période : des fragments d'amphores romaines, de la céramique nabatéenne, de la céramique sigillée et des tessons de jarres sudarabiques²².

22. Un article consacré à la céramique du site est en préparation.

Parmi les petits objets trouvés en surface dans ce secteur, on notera une statuette de dromadaire fragmentaire réalisée dans une roche exogène assez tendre (figure 15). Enfin, le témoignage le plus explicite en termes de chronologie est une petite monnaie ḥimyarite en excellent état de conservation (figure 16) découverte en surface aux abords méridionaux de l'enceinte du temple : celle-ci porte le nom du souverain ḥimyarite 'Amdān Yuhaqbiḍ (ca 100-120 de l'ère chrétienne) et offre un *terminus post quem* à l'occupation de ce secteur²³.

Cette occupation du secteur au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne coïncide avec l'installation d'un contingent militaire romain attestée par les inscriptions latines datées du milieu et de la fin du II^e siècle de notre ère²⁴. Après la période d'abandon qui suit la première



Figure 15 - Tête de dromadaire découverte en surface du temple (P.-M. Blanc / MIFA).



Figure 16 - Monnaie ḥimyarite découverte à proximité du temple (P.-M. Blanc / MIFA).

23. Les monnaies figurant ce souverain sont connues pour leur abondance et leur vaste diffusion ; par ailleurs, elles ont vraisemblablement été en circulation pendant une longue période, excédant celle de son règne ; voir C. ROBIN, « Himyarite kings on coinage », dans *Coinage of the caravan kingdoms : studies in ancient Arabian monetization*, ed. by M. HUTH & P. G. VAN ALFEN (Numismatic studies 25), New York, The American Numismatic Society, 2010, p. 357-381.

24. L'occupation romaine est attestée par deux textes latins découverts sur l'île, voir en dernier lieu F. VILLENEUVE, « L'armée romaine en mer Rouge » (*supra*, n. 3).

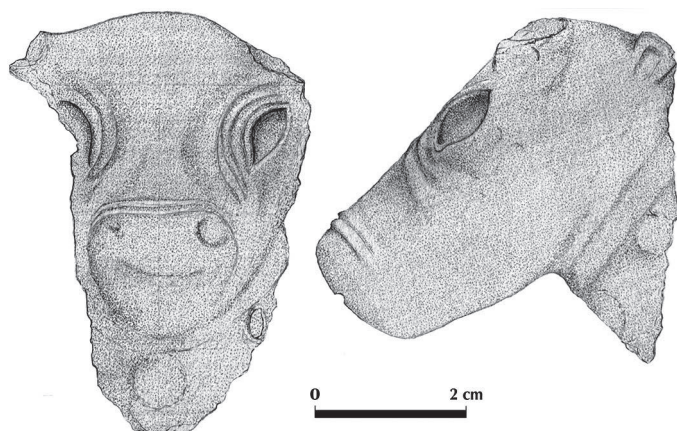


Figure 17 - Tête de taureau en calcite (B. Riba / MIFA).

phase d'occupation du site, mise en lumière par le hiatus chronologique observé dans le matériel, l'arrivée de l'armée romaine sur les îles Farasān a certainement donné lieu à la réoccupation du Wādī Maṭar et de l'ancien lieu de culte. La découverte d'éléments architecturaux d'époque romaine²⁵ laisse penser que cette occupation se concentrait essentiellement au sud de la ville moderne de Farasān, près du village déserté (aujourd'hui transformé en lieu touristique) d'al-Quṣār, soit trois kilomètres au nord des sites de Wādī Maṭar.

Les fouilles réalisées à l'entrée du temple ont révélé, malgré une stratigraphie limitée, un mobilier presque exclusivement daté des premiers siècles de l'ère chrétienne, confirmant ainsi les observations de surface. Les travaux réalisés en 2014 de part et d'autre de l'accès central du monument ont livré des niveaux d'effondrement associés à du matériel brisé dont des tessons d'amphores Dressel 2/4 et d'amphores de stockage sudarabiques²⁶, une statuette en calcite représentant un bovin de style sudarabique (figure 17), des perles en pâte de verre et une clochette en alliage cuivreux ornée de figures typiquement gréco-romaines telles que des masques de théâtre (figure 18). Enfin, d'après le matériel de surface et les sondages réalisés dans le secteur du Wādī Maṭar, l'abandon du site survient peu de temps après, peut-être en raison du retrait des troupes romaines dont la présence ne semble pas avoir perduré au-delà de la fin du II^e siècle.

25. Sur ceux-ci, S. MARION DE PROCÉ, « The Farasān archipelago » (*supra*, n. 2).

26. Sur ce type d'amphores sudarabiques, utilisées pour le transport et découvertes dans plusieurs ports de la mer Rouge et de l'océan Indien, voir l'article de V. BUFFA, « Shape versus ware : the South Arabian straw tempered ovoid storage jars 3rd cent. BC-5th cent. AD », *Archäologische Berichte aus dem Yemen* 14, 2015, p. 47-61.

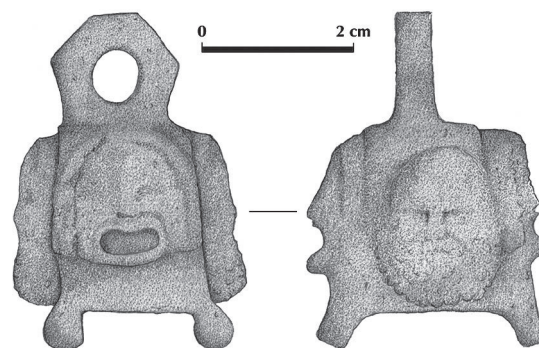


Figure 18 - Clochette en alliage cuivreux présentant un décor de masques de théâtre (B. Riba / MIFA).

CONCLUSION

Ce nouveau temple s'inscrit parfaitement dans une tradition régionale de lieux de culte connue dans le sud de la mer Rouge du Yémen à l'Éthiopie. La chronologie de l'occupation ne présente pas de difficulté majeure, si ce n'est celle de la date de fondation de l'édifice. Le lieu peut en effet avoir été consacré dans la première partie du I^{er} mill. av. J.-C. comme semble l'attester l'inscription dédicatoire sudarabique, mais il peut également avoir été fondé à une période antérieure, dès la fin du II^e mill. av. J.-C., comme paraissent l'indiquer l'architecture et le matériel céramique. La réoccupation du lieu, à la suite d'un abandon de plusieurs siècles, est aisément datée grâce à la poterie et aux objets exhumés. Le lieu a pu être réhabilité par une population dynamisée par la présence romaine et le commerce maritime florissant des premiers siècles de l'ère chrétienne. L'aspect actuel de l'édifice associé à l'emploi de blocs hétérogènes témoigne du caractère remanié de la construction. La fin de cette occupation ne semble pas avoir été brutale : la détérioration de l'édifice paraît résulter de son abandon et de la récupération progressive des blocs.

Les principales phases d'occupation et l'agencement général du temple ont donc pu être éclaircis par les travaux récents de la mission, mais plusieurs questions devront être abordées lors des prochaines campagnes de fouilles, telles que le rôle des petites unités circulaires délimitées par des blocs fichés dans le sol ou encore celui de l'entrée identifiée à l'angle nord-est de l'enceinte. Par ailleurs, la découverte d'éléments relatifs au culte permettrait d'identifier la divinité vénérée au cours de la deuxième phase d'occupation du monument, si tant est qu'elle est autre que 'Athtar.

solenemarion@gmail.com

UMR 7041 Archéologies et sciences de l'Antiquité,
Nanterre – Centre français d'archéologie et de sciences
sociales, Koweït